JEANNE D'ARC SOLDAT.

Un témoignage du duc d'Alençon relatif à la manière adroite dont Jeanne d'Arc maniait la lance, ordonnait les batailles et plaçait les engins d'artillerie a pu faire croire à d'aucuns qu'elle excellait dans toutes les branches de l'art militaire. Des auteurs bien intentionnés se sont appliqués à développer cette thèse, et parmi la clientèle infinie d'écrivains que la pauvre fille illettrée traine à sa suite, se sont inscrits comme les apologistes de "Jeanne d'Arc stratégiste" et de "Jeanne d'Arc tacticien".

Il n'y a rien là sans doute qu'un paradoxe ou qu'un malentendu. Jeanne une fois équippée et armée avait pu devenir promptement bon combattant à cheval, bon officier de troupe ; elle continuait à ne posséder aucune des connaissances spéciales qui composaient la technique militaire de son temps. La stratégie, du moins la stratégie de cabinet, lui était à ce point étrangère, qu'elle ne pouvait raisonner d'après la carte et qu'elle ne concevait une opération de guerre qu'à la vue des lieux et des choses au milieu desquels elle devait opérer. C'est ainsi que dans sa marche de Blois à Orléans, le 28 avril 1429, on put la conduire par la rive gauche de la Loire alors qu'elle avait demandé à marcher par la rive droite. La facilité avec laquelle on la trompa alors, témoigne qu'elle n'avait aucune notion de la position d'Orléans relativement au fleuve, ni des retranchements anglais relativement à Orléans. Dix jours plus tard, il est vrai, ces retranchements étaient vides, la ville délivrée, le prestige de Jeanne immense aux yeux des soldats. Mais l'impression de simplicité et d'ignorance qu'elle avait produite au début sur les chefs subsistait. L'intendance et les états-majors se plaignaient toujours de la précipitation des mouvements qu'elle ordonnait. Leur résistance était si forte, au mois de juin, qu'il fallut pour la vaincre un ordre spécial du roi, enjoignant à ses officiers de faire en tout cas ce que la Pucelle aurait décidé.

Le roi rendait par là hommage aux dons innés que la Pucelle venait de manifester. Ses preuves militaires, ou, comme elle disait, ses "signes", devenus plus évidents avec le temps, ne rencontrent plus parmi nous un seul incrédule. Mais puisque l'anniversaire du 8 mai les remet aujourd'hui en mémoire et qu'un peu de la pensée de tous se fixe en ce moment sur Orléans, demandons-en l'évocation au champ de bataille lui-même ; cherchons-en sur les lieux où l'héroïne a combattu la réalité vivante et l'éternelle actualité.

Gagnons l'emplacement de ce fort des Tourelles sur lequel l'étendard de la Pucelle flotta jadis victorieusement et vers lequel il retournera processionnellement tout à l'heure, au bruit des fanfares et au son du canon. De ce point central, jetons un coup d'œil sur les alentours, disons ce qu'était la situation militaire à l'heure où le secours de la Pucelle approchait de la ville d'Orléans.

Le fort des Tourelles était aux mains des Anglais depuis le mois d'octobre 1428. Cet ouvrage de pierres, d'un relief élevé, — huit mètres au moins, — se rattachait directement au pont, dont il formait la tête sur la rive gauche. Perdu par les Orléanais, il les coupait de leurs communications avec Olivet et la Sologne et les privait de leur principale source de ravitaillement ; aussi, pour se couvrir de leurs retours offensifs, le commandant du fort, Glasdale, avait-il ouvert entre eux et lui une large brèche en faisant rompre les deux arches du pont les plus voisins de la rive gauche.

Le gros de sa garnison était installé dans le boulevard des Tourelles, sorte de ravelin qui entourait complètement le fort et en surveillait les abords. Cette avancée avait été construite par les Orléanais dans la pensée de renforcer l'ouvrage de pierre ; en fait, elle l'affaiblissait plutôt. Sa forme enveloppante et le faible fossé, rempli par les eaux de la Loire, qui la séparait du réduit central, devait le rendre intenable dès qu'elle-même aurait succombé. Le 23 octobre précédent, les Orléanais avaient éprouvé cet inconvénient, perdant ce jour-là, avec le boulevard ruiné par les mines anglaises, le fort devenu tout à coup indéfendable. Cette défectuosité était plus sensible encore pour les Anglais, qui, s'ils perdaient le boulevard, n'avaient plus aucune retraite et se voyaient pris dans le blockhaus de pierre comme dans une souricière. Aussi leur défense s'étendait-elle au dehors, englobant une bastille voisine et presque attenante, dite des Augustins. Ils l'avaient construite comme place d'armes, en octobre, des ruines d'un couvent incendié, et c'était de là que leurs mineurs étaient partis à l'attaque du boulevard.

Leur installation sur la rive droite, en novembre 1428, avait été marquée par la construction des bastilles Saint-Laurent et Croix-Boissée, dont le rôle était d'intercepter la communication avec Blois. C'étaient des redoutes fermées, aux parapets de terre soutenus par des boisements. Aux derniers jours de cette même année, les opérations du siège devenant plus actives, ces premiers ouvrages avaient été complétés par d'autres : à Saint-Pryvé, dans l'île Charlemagne, à Saint-Loup, à Saint-Jean-le-Blanc ; et tout dernièrement, (mars et avril 1429), la ligne d'investissement s'était trouvée resserrée par l'installation des bastilles intermédiaires dénommées : Londres, Rouen, Paris.

Cependant le blocus d'Orléans n'était pas complet. La place se ravitaillait à peu près, les secours en hommes lui parvenaient. Couverte par de bons murs hauts de 6 mètres, de 10 mètres même par endroits, ceinte de fossés bien flanqués, larges de 13 mètres, profonds de six mètres, fermée de portes et de ponts-levis que protégeaient à droite et à gauche deux grosses tours jumelles, elle ne faiblissait que lentement dans sa défense. L'armée assiégée équivalait à peu près à l'armée assiégeante : 5,000 hommes au plus de chaque côté. Les canons, "Montargis" et "Riflard", fondus dans Orléans même, répondaient aux gros engins des Tourelles ; des couleuvrines étaient en batterie sur les remparts, et sur le pont, derrière la traverse Belle-Croix. Les journées s'écoulaient en sorties, en escarmouches, en combats de pages devant les bastilles, en alertes, en razzias.

L'armée rassemblée sous l'étendard de la Pucelle, et forte de 3,000 hommes ou davantage, était prête à Blois le 28 avril. Entrer dans l'enceinte d'Orléans avec cette force était le premier objectif de Jeanne ; on le voit par la sommation que de Blois elle adressa à Bedford : "Faites réponse à Orléans...." Toutes les forces matérielles, vivantes, morales, concentrées derrière les murs de la place, faisaient en effet d'Orléans la base naturelle de ses opérations.

Quant au chemin à suivre, elle n'admettait que la ligne droite. Elle savait qu'aux abords de la ville cette ligne passait à portée des bastilles anglaises. Mais si les "godons" sortaient de leurs retranchements pour combattre, tant mieux, disait-elle : on les battrait !

Cette résolution était conforme à l'art vrai de la guerre ; par sa simplicité rectiligne, on peut la dire napoléonnienne ou césarienne. Elle déplut cependant aux chefs de l'armée. Ils décidèrent de passer par la rive gauche, et en évitant Olivet, ville anglaise, de gagner par la Sologne Chécy, d'où l'on redescendrait en bateau vers Orléans. C'était une de ces opérations obliques et fausses dont se composait l'art militaire du temps. Jeanne n'en eut connaissance que le 30 au soir, en arrivant devant Chécy. Elle se plaignit amèrement alors d'avoir été trompée. La nuit suivante, en rencontrant pour la première fois Dunois dans Orléans, elle lui reprocha avec la même vivacité la part de la responsabilité qu'il avait dans la faute militaire commise. Les garnisons anglaises de la rive droite, disait-elle, n'étaient pas assez fortes pour empêcher la jonction de l'armée de secours avec l'armée d'Orléans, et sûrement elles seraient restées immobiles derrière leurs remparts. C'était sottise d'avoir paru les craindre quand Jeanne amenait pour les combattre des hommes confessés, repentants, bien préparés pour la mort. Deux cents d'entre eux seulement avaient pu pénétrer avec elle dans Orléans par le chemin de la Loire. Les autres auxquels elle confiait sa bannière comme sauvegarde, rétrogradaient. Il fallait attendre qu'ils eussent regagné la rive droite et suivi seuls sur cette rive le chemin qu'elle aurait aimé suivre avec eux.

Les jours suivants s'écoulent pour elle dans cette attente. Elle consacre le dimanche 1er mai à des devotions. Le lundi 2, elle sort à cheval pour aller reconnaitre les bastilles du front ouest ; elle vient ensuite sur le pont jusqu'à la barricade Belle-Croix, et de là somme oralement Glasdale, comme elle avait sommé Bedford par écrit quelques jours auparavant. Le 3, cérémonie à la cathédrale, arrivée des garnisons de Gien, Château-Renard, Montargis. Le 4 au soir, à la vue des bastilles anglaises d'où personne ne sort, jonction du corps de secours avec l'armée d'Orléans.

Dès lors, le problème de la bataille se pose impérieusement à l'esprit de Jeanne. Aux premières heures de la nuit suivante, elle se lève en sursaut, prise d'un brusque désir de combattre, qu'elle dit suggéré par ses voix. "Je ne sais, ajoute-t-elle, si je dois aller à leurs bastilles ou contre Falstaff, qui les doit ravitailler." Cependant, la rumeur de la rue l'avertit qu'une action militaire s'engage ou se termine. Une fois de plus, on a décidé sans elle, et l'attaque entreprise à son insu contre la bastille de Saint-Loup s'achève par un revers. Elle galope, arrête les fuyards, marche avec eux à l'assaut ; la redoute, une des plus fortes de la ligne anglaise, est prise, brûlée ; on ramène prisonnière sa garnison.

Le lendemain 5, Jeanne voudrait exploiter ce premier succès en attaquant de suite la bastille Saint-Laurent. Mais la sainteté du jour l'arrête : c'est la fête de l'Ascension. Elle se contente de dicter sa troisième sommation, que son aumônier transcrit, qu'un soldat attache à une flèche et qu'il lance dans le camp anglais.

Les chefs de l'armée arrêtent en secret un plan pour le lendemain. De crainte qu'elle ne le divulgue, Dunois veut faire croire à la Pucelle qu'il s'agit d'attaquer la bastille "Paris" ; puis, comme elle marche agitée d'un angle de la chambre à l'autre, et qu'elle le presse de questions, sentant bien qu'il lui ment, il avoue à la fin que l'entreprise contre "Paris" ne sera qu'une feinte. Le vrai projet est de passer la Loire et d'agir contre les retranchements que les Anglais occupent de l'autre côté.

La raison qui détermine les généraux à ce parti est que la troupe anglaise placée outre Loire est plus loin de sa base, plus menacée dans sa retraite, plus "en l'air", comme nous dirions aujourd'hui. Sur cette rive, la force unique de l'adversaire est aux Tourelles ; les Tourelles sont le garrot par lequel il serre la ville à la gorge ; c'est là qu'il faut lui faire lâcher prise et chercher la délivrance d'Orléans.

De l'autre côté, les Anglais n'ignorent ni le fort ni le faible de leur position ; aussi ont-ils aux Tourelles, dans l'ensemble des trois ouvrages, 1,000 hommes d'élite, prêts à s'y défendre avec acharnement. Par mesure de prudence, ils ont évacué le 5 le petit ouvrage de Saint-Jean-le Blanc, trop faible et trop éloigné pour pouvoir se soutenir par lui-même, après la chute de l'ouvrage de Saint-Loup.

Cet abandon, qui est pour les Français un nouvel avantage, est connu d'eux le 6 au matin, dès que commence leur débarquement sur la rive gauche. Il stimule à ce point l'impatience de Jeanne, que sans attendre la fin des lentes navettes que font les bateaux d'un bord de la Loire à l'autre, elle part à l'assaut des Augustins avec les premiers hommes débarqués. Grave imprudence, aux yeux des capitaines qui l'accompagnent, déploiement prématuré, attaque décousue, faite sans préparation, sans méthode et sans art. Sagesse profonde au contraire selon l'esprit vrai de la guerre, parce que ce geste traduit la volonté de vaincre et qu'au point d'équilibre et d'équivalence où sont parvenues les forces adverses cette volonté ardente doit décider du succès.

Cependant la tentative de Jeanne paraît d'abord échouer ; les Anglais sortent de la bastille et contre-attaquent ; les assaillants rétrogradent précipitamment vers les bateaux. Mais une troupe poursuivie, quand elle est capable de s'arrêter, de reprendre pied, de revenir au danger, bat infailliblement la troupe qui poursuit. Jeanne l'avait fait voir l'avant-veille, devant la bastille de Saint-Loup ; elle le montre ici encore, en retournant les fuyards contre l'ennemi et marchant avec eux vers les Augustins. Cette volte-face décide de l'issue de la journée ; les Anglais rentrent en désordre dans l'ouvrage et ne s'y défendent plus que faiblement. L'assaut donné sans désemparer réussit ; la bastille est occupée, brûlée. Les troupes bivouaquent sur place, et Jeanne rentre pour la nuit dans Orléans.

Elle sait que l'ennemi n'est pas seulement pour elle derrière le rempart des Tourelles, mais aussi dans le conseil où les généraux français délibèrent sur les opérations du lendemain. Ils sont impressionnés par la force des Anglais dans les Tourelles ; la position leur paraît inexpugnable. Les uns opinent pour une attaque par la mine. Ils parlent de sapes, de galeries, de fourneaux : choses étrangères au vocabulaire de Jeanne et qui ne représentent rien à son esprit. D'autres craignent le passage de renforts anglais sur la rive gânche et proposent de transporter l'action sur la rive droite ; cette rive, une fois nettoyée, l'établissement anglais aux Tourelles tomberait de soi. Tous opinent pour attendre et laisser se perdre et pourrir la chose la plus précieuse du monde aux yeux de la Pucelle, c'est-à-dire le temps.

Elle persévère dans les résolutions du 5. Ou plutôt, à travers et malgré les décisions de ce conseil aul que, elle poursuit son plan unique, qui est de se battre ; elle veut achever la bataille, là ou la bataille est commencée. L'opinion du peuple la soutient ; un impétueux mouvement de foule force devant elle la porte de Bourgogne, que le gouverneur Gaucourt prétendait tenir fermée. Le 7, au petit jour, elle est de nouveau hors les murs, franchit la Loire, retourne aux bivouacs et recommence le combat.

C'est alors la journée héroïque, c'est le chef-d'œuvre non seulement de la carrière de Jeanne, mais de toute l'histoire militaire de la France. Les Français, que le courage de la Pucelle émerveille et que sa présence enivre, attaquent ardemment. Les Anglais, acculés à la Loire, se sentent perdus s'ils cèdent ; pris entre deux genres de mort, ils préfèrent mourir face à l'ennemi. Aucun des assauts donnés dans la matinée ne réussit. Vers une heure de l'après-midi, Jeanne, qui renouvelle la tentative, est blessée dans le fossé du boulevard, au moment où elle appliquait une échelle contre l'escarpe. On l'emporte dans une vigne voisine ; son absence, qui interrompt le combat, pourrait marquer la fin de la journée, mais elle reparaît pansée, réconfortée ; elle arrête les clairons de Dunois prêts à sonner la retraite, elle demande un dernier délai.

Des deux côtés, les forces physiques arrivent à l'usure, à l'immobilité ; les choses en sont à ce point où l'appoint des forces morales peut seul faire pencher la balance du combat. Les Orléanais interviennent alors : ils ne peuvent plus rester inactifs devant l'inépuisable activité de la Pucelle. Ils s'avancent au-delà de Belle-Croix, et cherchent à lancer un pont volant par-dessus les arches détruites. Cette entreprise, impossible la veille encore, leur devient aisée tout à coup. Un mât est jeté sur la brèche, un homme s'y risque, une passerelle s'établit. Les défenseurs des Tourelles, menacés à la fois par le sud et le nord, perdent la tête ; au signal donné par la bannière de Jeanne, le boulevard, le fort, tout est emporté d'un seul élan.

Jeanne a tenu parole : elle a fait lever le siège d'Orléans. Le lendemain, du haut des remparts, elle voit les garnisons anglaises de la rive droite se ranger devant les bastilles, comme pour offrir la bataille. Ce rangs s'ébranlent, mais les visages ne regardent pas du côté de la ville ; les Anglais s'en vont vers Meung et Beaugency. Jeanne défend qu'on les poursuive : sa direction n'est pas l'aval de la Loire, mais Reims, où elle veut conduire le dauphin pour l'y faire sacrer. Reims est la capitale religieuse et dynastique ; après Orléans et avant Paris, c'est la seconde ville du royaume à reconquérir. Un mois cependant sera nécessaire pour rassembler une armée d'escorte et préparer vers Reims le voyage de la cour. En attendant, Jeanne ouvre une nouvelle série d'opérations militaires ; et dans cette étonnante campagne du sacre, qui ne dure que dix jours, marqué chacun par une victoire, improvise une guerre toute moderne, inconnue à la lente stratégie de son temps, une guerre d'audace et de mouvement.

Le 17 juillet, Charles VII sacré à Reims est devenu le roi. Ce jour-là même, Jeanne l'invite à marcher vers Paris à la tête des troupes. Le roi refuse ; les généraux eux-mêmes accompagnent la Pucelle de si mauvaise grâce, qu'ils font échouer l'attaque de vive force tentée par elle les 8 et 9 septembre contre l'enceinte de la capitale. C'est le premier insuccès de Jeanne et c'est le signe avant-coureur de sa fin. Les mois de l'hiver suivant, qu'elle passe avec la cour dans les châteaux des bords de la Loire, ne sont pour elle qu'une prison anticipée : la campagne qu'elle mène au printemps de 1430 dans l'Ile-de-France et à la fin de laquelle elle vient succomber devant Compiègne, le 23 mai, n'est de sa part qu'une entreprise de désespoir. Rien ne saurait consoler la honte de la Pucelle, depuis qu'on a violé en elle sa volonté.

C'est que sa volonté était sa vie même ; c'est que son énergie inlassable passait sans arrêt de la pensée qui juge à l'effort qui accomplit. Une seule impulsion la dominait toute ; et de même qu'en mécanique la constance de la force agissante suffit à produire l'accélération du mouvement, cette impulsion faisait plus qu'enchaîner ses idées et ses actes ; elle les doublait et les multipliait les uns par les autres. Tout le secret de Jeanne d'Arc est là ; ou plutôt, il n'y à là aucun secret, rien qu'un phénomène patent et naturel, rien que le développement d'une force personnelle incomparable, qui se subordonne d'instinct aux lois essentielles de la guerre, en traduit l'esprit et s'offre comme un modèle inimitable aux hommes d'action de tous les temps et de tous les pays.

Tante et Nièce

Petite scène à deux personnages : la tante Effie, soixante ans, laide et riche ; la nièce Effie, jolie espiègle, dix ans.

La tante.—Effie, Effie, vous avez les mains sales ! Shocking ! Que diriez-vous si je venais à table avec des mains comme cela ?

La nièce.—Ma tante, je me garderais bien d'en faire la remarque, de peur de vous affliger.

La tante, indignée, avale de travers, suffoque et meurt, et la bonne petite Effie hérite.

La vertu est toujours récompensée !

PLACE VIDE.

Elle est partie pour le ciel, il y a peu de jours, celle qui était l'âme de cette pauvre famille d'ouvriers et, depuis lors, les larmes ne cessent de couler de tous les yeux et ces malheureux sont dans la consternation.

En ce moment, ils sont tous réunis autour de la table familiale, mais une place reste vide ; c'est celle de la chère absente ; car, en souvenir d'elle, on laisse à chaque repas son couvert mis, comme si elle allait venir prendre place à cette table qui, hélas ! ne la reverra plus jamais !.....

Assis l'extrémité, un petit garçon de trois à quatre ans, gros, joufflu, contrastant avec la tristesse qui l'entoure, a l'air insouciant et ne semble pas avoir compris le malheur qui vient de le frapper ; il mange sa soupe avec avidité, penché sur son assiette, absorbé par son utile occupation.

En face de lui se trouve le père ; sa figure est amaigrie, ses traits tirés par la souffrance ; il a sur ses genoux le plus jeune de ses enfants auquel il vient de faire manger sa soupe ; l'assiette est vide dans ses mains et tandis qu'il tient le petit être étroitement enlacé dans ses bras, celui-ci s'est endormi et le père est là, l'air morne et consterné, jetant les yeux sur cette place vide et pensant à celle qui fut la joie de sa jeunesse, sa consolation dans ses peines, un soutien dans les épreuves et qu'il ne reverra plus jamais !....

A ses côtés, sa fille aînée, de quinze à seize ans, la physionomie également pleine de tristesse, jette alternativement les yeux tantôt sur la place vide de sa mère, tantôt sur son père qui s'obstine à ne pas vouloir prendre son repas ; et d'un air à la fois suppliant et doux, elle semble lui dire : "Reprenez donc courage, ô mon père ; que deviendrons-nous, que deviendront tous vos enfants si, vous absorbant ainsi dans votre douleur, les forces viennent à vous faire défaut et si vous tombez malade à votre tour."

Un crucifix est pendu au-dessus de la cheminée : c'est lui qui a assisté aux derniers moments de la chère disparue, c'est vers lui que le pauvre veuf jette un regard douloureux ; il fait un retour sur cette heure d'angoisse :

Les saints flambeaux jetaient une [dernière flamme ;
Le prêtre murmurait ces doux [chants de la mort
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort....

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour [l'embrasser encore,
Mais son âme avait fui dans ce di- [vin baiser
Comme un léger parfum que la [flamme dévore
Avant de l'embraser....

O dernier confident de l'âme qui [s'envole
Viens, reste sur mon cœur ! parle [encore et dis-moi
Ce qu'elle te disait quand sa faible [parole
N'arrivait plus qu'à toi !

Ils revivaient là sous ses yeux, tous ces instants de cruelle angoisse, mais en même temps, tandis qu'il attachait ses regards sur le crucifix, la force revenait peu à peu dans ce cœur profondément chrétien, et tandis que les larmes mouillaient encore ses paupières il pensait aux paroles du divin Maître : "Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes dans la douleur et je vous consolerai...." Et son âme redevenait forte.

Déposant alors dans son berceau l'enfant qui dormait sur ses genoux il se mit de nouveau à table et prit courageusement le repas qui devait redonner des forces aux bras robustes de l'ouvrier.

La population de Tokio est surexcitée.

Tokio, 25 mai—Le consul du Japon à San Francisco dans un rapport envoyé hier au ministre des affaires étrangères confirme la nouvelle de l'attaque de restaurateurs japonais.

La population de Tokio est indignée, mais la presse en général s'abstient de tout commentaire dans l'espoir que le gouvernement de Washington prendra des mesures énergiques pour éviter la répétition de scènes semblables.

Les désordres dont il est fait mention dans la dépêche ci-dessus ont eu lieu dans la rue Folsom à San Francisco ces jours derniers. Deux consommateurs blancs ayant été expulsés d'un restaurant japonais ameutèrent la foule qui ne tarda pas à donner libre cours à sa colère en pénétrant dans le restaurant et y brisant complètement le mobilier.

Après cet exploit la populace attaqua une maison de bains japonaise située dans la même rue.

La police explique sa non-intervention par le fait qu'elle était occupée à surveiller les grévistes dans une autre partie de la ville.

Repas d'Enfant Prodigue.

Me Pierre Azerailles, une des gloires les plus pures du barreau, était revenu dans sa petite ville natale, pour y plaider une affaire importante.

Ses concitoyens lui firent un accueil d'enthousiasme.

Heureux, Me Azerailles plaida avec plus de chaleur encore et d'esprit que de coutume. Il sentit que sa parole allait au cœur de ceux qui l'écoutaient : ce fut pour lui une joie nouvelle et une récompense.

Sa tâche d'avocat terminée, il se livra tout entier au plaisir de parcourir une ville qu'il avait quittée tout jeune. Sa famille s'était éteinte ; ses amis, dispersés. Mais sa ville elle-même, n'était-elle pas une amie ?

Au réveil successif de la mémoire, il retrouvait tout dans les rues et les ruelles : la maison paternelle, près de la vieille église ; le collège où il avait commencé ses études ; le jardin public aux allées humides, aux tilleuls centenaires. Il lui semblait parcourir les illutrations naïves de sa propre biographie.

Peut-être toutes ces choses, restées profondément identiques, étaient-elles un peu plus petites qu'il ne les imaginait, mais si douces si tranquilles, si hospitalières.

En tout homme, il y a toujours un peu de l'enfant prodigue. Aussi, le magnifique repas qu'un des notables de la ville offrait en l'honneur de Me Pierre Azerailles lui causa-t-il un extrême plaisir : le veau gras particulièrement lui parut exquis.

Ses concitoyens l'interrogèrent avec une curiosité affectueuse sur ses débuts, sur ses travaux, sur ses goûts, sur ses ambitions. Une éloquence comme la sienne était faite pour illustrer la tribune aussi bien que le barreau. Me Azerailles se devait au pays tout entier.

— L'ambition, s'écria quelqu'un en regardant le grand avocat, l'ambition devient un devoir sitôt qu'elle devient un droit.

Mais la majorité des convives préféraient épargner à leur compatriote éminent les rudes épreuves de la politique. Ce qui lui convenait le mieux, c'étaient les luttes académiques.

— Et puisque l'Académie française réserve toujours un fauteuil au barreau, pourquoi n'élirait-elle pas Me Pierre Azerailles ? N'a-t-il pas, en effet, à sa toque d'avocat, une plume d'écrivain dont les délicats admirent l'élégance sobre et savante ?

Avec un reconnaissant sourire de joli scepticisme, Me Pierre Azerailles repoussait ces éloges.

—De grâce, messieurs ! Je reviens à peine en mon pays et vous me faites déjà "immortel !" Vous voulez donc ma mort ?

Comme il n'aimait nullement être l'objet des propos et la cible des regards, il opéra une diversion habile en engageant à mi-voix une conversation avec sa voisine.

Cette voisine, Mme Légier, était une veuve à grande réputation d'esprit. Sa malice avait, par surcroit, toutes les prétentions du monde.

Elle supportait avec impatience l'indifférence du grand avocat pour un voisinage tel que le sien. Sa petite taille se raidissait, hautaine, sur le dossier de sa chaise. Son visage, où des restes de beauté étaient retenus dans un réseau de rides, prenait une expression ironique. Ses yeux, d'un bleu très clair, brillaient d'un éclat aussi dur que les diamants qui pendaient à ses oreilles.

Mme veuve Légier se rappelait fort bien la famille de l'avocat. Elle se rappelait sa mère, son père, ses sœurs, tous disparus aujourd'hui —chers morts qu'on n'a jamais assez aimés ! Elle parla d'eux avec une exactitude qui étonna Me Azerailles.

Mais ce qui l'étonna bien davantage, ce fut la façon adroite avec laquelle elle faisait sentir à l'avocat que sa famille, si honorable, si digne, passait pour être très médiocrement riche :

—Madame votre mère était une femme si laborieuse, une ménagère si incomparable ! Elle excellait à faire son marché. Elle finissait par obtenir tout pour presque rien.

Me Pierre Azareilles pensa que cet éloge n'était guère de circonstance. Mais, après tout, un fait qui remettait devant lui l'image adorée de sa mère devait être toujours le bienvenu.

Par association d'idées, il se rappela la mère de sa voisine. Il la rencontrait avec sa fille, presque chaque jour, en revenant du collège. C'était alors une petite vieille dame ridée, au nez camus, aux cheveux en broussailles grises ; mais qui, elle, n'avait aucune prétention à la jeunesse et à l'esprit.

Mme veuve Légier poursuivait l'évocation de ses souvenirs. Du coin de l'œil (Ah ! l'impitoyable regard des prunelles bleu-clair, brillantes comme le diamant !) elle continuait à examiner le grand avocat.

Certes, elle avouait qu'elle ne l'aurait pas reconnu. Elle se souvenait d'un jeune homme mince, élancé et souple.

Le grand avocat avait cette corpulence solide qui fait de l'être tout entier un robuste instrument oratoire. Il se disait que les Latins, nos maitres, quand ils nommaient *pectus* (poitrine) la puissance de l'orateur, entendaient, sans doute, ce mot au physique comme au moral.

Mais la vision de ce jeune homme mince, élancé et souple qu'il avait été, lui causa néanmoins un sentiment de mélancolique envie.

—Et votre belle chevelure ! murmurait sa voisine. Avouez que vous en étiez fier. Je vois encore vos boucles blondes rejetées sur votre cou.

Oui, Me Azerailles avait eu des boucles blondes qui, dans les envolées ardentes de sa parole, semblaient soulevées au souffle même de l'inspiration. Maintenant, sa calvitie était indiscutable. Elle était même reluisante. Il en plaisantait le premier avec grâce, mais n'aimait pas du tout qu'on lui fournit ce thème.

Mme veuve Légier développait le parallèle entre l'étudiant d'autrefois et l'avocat d'aujourd'hui.

— Vous étiez d'une pâleur si distinguée....

Les yeux du grand orateur se couvrirent de cette vigoureuse rougeur qui leur est propre aux moments d'émotion.

Décidément, cette détestable petite femme, avec les discours ingénieusement caustiques et venimeux qu'elle lui tenait depuis vingt minutes, allait lui gâter cette belle journée ! Il tourna vers elle sa face de lion débonnaire où passait une lueur de courroux. Comme elle répétait : "Jamais, oh ! jamais, je ne vous aurais reconnu", il lui dit lentement :

—Moi, chère madame, je vous ai reconnue tout de suite, mais je vous ai prise d'abord pour madame votre mère.

Les convives se levaient, Me Pierre Azerailles salua sa voisine, quitta la table et bientôt, près de la cheminée du fumoir, au milieu des hommes, retrouva toute la joie héroïque de la maturité qui est, disent-ils, la véritable et durable jeunesse.

CUISINE.

Salade Niçoise

Cette salade est composée de haricots verts, tomates et concombres. On assaisonne de sel, poivre, huile et vinaigre, les haricots verts et les concombres, mais séparément. Ces derniers seront émincés finement puis dégorgés au sel et pressés avant d'être définitivement préparés.

Quant aux tomates, on les trempe une minute à l'eau bouillante, pour pouvoir enlever la peau, puis on les coupe en lames et on les assaisonne de sel et de vinaigre.

On dresse les concombres d'un côté du saladier, les haricots verts de l'autre en montant en dôme, puis on range les tranches de tomates en couronnes chevalées légèrement les unes sur les autres, de façon à recouvrir le tout, on arrose d'un peu d'huile et l'on sème dessus cerfeuil et estragon haché. On remue le tout au moment de servir, de manière à en opérer le mélange.

Blanquette de Veau

Pour faire la blanquette, choisir de préférence de la poitrine ou de l'épaule de veau ; coupée en morceaux, on les met dans une casserole avec de l'eau froide, du sel, une carotte, un oignon et un petit bouquet de persil, et cuire une heure et demie ; d'autre part, faire un petit roux blond avec beurre et farine que l'on mouille avec la cuisson du veau ; on laisse cuire un peu la sauce, puis on la lie avec quelques jaunes d'œufs, un bon morceau de beurre et un jus de citron, passer sur le veau la sauce dans laquelle on ajoute quelques petits oignons et des champignons cuits ; servir bien chaud et avoir soin de ne pas laisser bouillir.

Gelée de Tomate

Ecraser un kilo de tomates que l'on met avec un litre d'eau dans une bassine et faire bouillir pendant 20 minutes, puis passer au tamis. D'autre part, éplucher et couper en tranches 2 kilos de pommes ou le même poids de groseilles que l'on met dans une bassine avec 2 litres d'eau ; faire bouillir pendant 20 minutes ; verser ensuite sur un tamis pour en extraire le jus que l'on mélange avec celui des tomates. Pour chaque litre de ce mélange, ajouter 750 grammes de sucre. Faire cuire à feu vif jusqu'à la nappe et mettre en pot.

MENU.

DÉJEUNER

Sardines à la Normande
Bœuf à la Bourguignonne
Purée d'Artichaut à la Crème
Sandwiches aux fraises

DINER

Potage Bretonne
Merlans à la Dauphine
Longe de Veau rôtie
Salade de Concombres
Omelettes Malvina